



© Christophe Manquillet

THÉÂTRE

DE LA BASTILLE

NE ME TOUCHEZ PAS

LAURA BACHMAN

ENTRETIEN

Laure Dautzenberg : *Pourquoi avez-vous eu envie de devenir chorégraphe ?*

Laura Bachman : J'avais été danseuse du Ballet de l'Opéra national de Paris puis dans la compagnie Rosas d'Anne Teresa De Keersmaeker, presque dix ans où j'ai surtout fait du répertoire, et j'avais envie de plus de création, au départ comme interprète.

Et puis on m'a proposé une résidence de recherches sans obligation de résultats. Assez rapidement cela m'a donné envie de m'essayer à la création d'une pièce, au moins une fois, pour tester. Par ailleurs, c'est tombé à un moment où nous étions plusieurs danseurs et danseuses de Rosas à partir et à avoir envie de créer nos propres spectacles et c'était joyeux de partager cela.

L. D. : *Pour cette première pièce sur scène vous avez choisi un duo féminin. Pourquoi ?*

L. B. : Ce n'était pas mon idée de départ. Je voulais travailler avec un danseur mais nos calendriers étaient compliqués et coïncidaient mal. Alors que j'étais en train de chercher j'ai retrouvé Marion Barbeau que j'avais croisée à l'Opéra

national de Paris. Cela a été un coup de foudre amical ; nous partageons des références, des goûts. Elle était dans une période de questionnement entre le cinéma et l'opéra, nous avons traversé les mêmes interrogations, même si ce n'était pas au même moment : faut-il rester à l'Opéra, en partir, qu'est-ce que cela veut dire ? Peut-on s'ouvrir à d'autres mondes ? Aura-t-on une place dans le contemporain ? Et puis nous sommes passées par la même école et avons donc les mêmes méthodes de travail.

L. D. : *Dans votre note d'intention vous dites que le fait que cela soit un duo féminin vous permet d'échapper aux lectures hétéronormées.*

L. B. : Oui, parce qu'une fois le travail engagé, je me suis aperçue que cela libérait beaucoup de choses, que nous nous trouvions devant une vraie page blanche. Cela racontait quelque chose par rapport à la société dans laquelle nous sommes. Nous tombions moins directement sur des idées préconçues, nous pouvions amener du recul, du second degré. Il n'y avait pas de tabous entre nous et une facilité de compréhension par rapport

à ce thème intime qu'est le toucher. Nous pouvions développer une forme de sororité. Même inconsciemment, cela nous a permis d'amener les choses ailleurs. Un de mes axes de travail était la phobie du contact qui peut amener de la violence. Celle-ci a surgi d'une manière et avec une ampleur qui m'ont surprise, mais racontait autre chose que si cela avait été un homme et une femme.

L. D. : *Vous êtes partie de la question du toucher après le covid. Qu'est-ce qui vous intéressait particulièrement dans cette thématique ?*

L. B. : Au-delà du covid, qui a posé la question du toucher de manière évidente et brutale, ce thème m'intéresse depuis longtemps, notamment au cinéma, qui permet de voir les peaux de très près, ce que je trouve souvent passionnant. Surtout le cinéma permet de jouer sur la question du désir. J'ai beaucoup regardé *Orgueil et préjugés*, qui est un film que j'adore, et lorsqu'au bout d'une heure Elizabeth monte dans un tilbury et que Darcy lui prend la main, avec ce gros plan sur leurs mains et la réaction des corps que cela crée, il ne se dit rien

**Je suis danseuse,
un métier où
l'on se touche
beaucoup, tout
le temps. On se
touche tellement
que l'importance
de ce sens
disparaît**

mais tout est dit, c'est magique. Et puis je suis danseuse, un métier où l'on se touche beaucoup, tout le temps. On se touche tellement que l'importance de ce sens disparaît, on ne se rend plus compte de ce que cela produit, de l'intimité que cela peut représenter. Cela m'intéressait donc de travailler à mettre ce sens en avant, à le rendre visible. Et je voulais le faire avec une grande simplicité, une économie de moyens. Je tenais à une forme épurée, à montrer à la fois la complexité du thème et la beauté simple de deux personnes qui se prennent la main

L. D. : *Comment avez-vous articulé travail musical et travail chorégraphique ?*

L. B. : Nous avons d'abord commencé par travailler toutes les deux seules en studio puis nous nous sommes vu·e·s tout·e·s les quatre, autour d'une session de type jam, pour nous rencontrer. Par la suite, nous nous sommes nourri·e·s les un·e·s les autres. Parfois, le matériel chorégraphique a amené la musique, parfois cela a fonctionné à l'inverse...